

penser / rêver

**Le corps
(est un) étranger**

Éditions de l'Olivier

Extrait de la publication

penser/rêver : pour entrer dans le trouble de la réalité intérieure,
dans la déraison du monde, voir ce qu'il en est de nous.

Direction Michel Gribinski

Rédaction Miguel de Azambuja, Alain Boureau, Michela Gribinski,
Henri Normand, Adam Phillips (Londres), Jean-Michel Rey,
Antonio Alberto Semi (Venise), Carlotta Settler

Comité Paul-Laurent Assoun, Pierre Bergounioux, Olivier Cohen,
Edmundo Gómez Mango, Jean Imbeault (Montréal),
François Lecercle, Michel de M'Uzan, Jackie Pigeaud

ISBN : 978-2-8236-0188-6

www.penser-rever.com

J.-B. Pontalis dans quelques-uns de ses lieux¹

MICHEL GRIBINSKI

Cher J.-B. Pontalis,

L'invitation de la Librairie des PUF et de Sophie Levent insiste sur les « lieux », vos lieux, leur traversée. Nous allons parcourir vos lieux avec les lectures qui vont être faites de certains extraits de vos écrits, sauter peut-être de l'un à l'autre, nous retrouver parfois dans le même quand nous pensions en être loin et, sans avoir bougé, d'un coup, nous serons radicalement ailleurs.

Je devrais, pour bien faire, dresser d'abord une mémoire de vos lieux, avec des dates en ordre, des périodes claires, comme pour Picasso – rien de moins – la bleue, la rose, la philosophie, la psychanalyse, la littérature, etc. Cela viendra seulement à la fin parce que, sinon, j'aurais eu le sentiment de déformer d'emblée vos lieux plus importants, ceux qui sont concrets et rêvés – ce sont souvent les mêmes –, et leur nature, voisine d'un certain oubli : vos lieux aiment le demi-jour des clairières, les cinquièmes saisons, les limbes, les marges – et souvent ils n'existent jamais mieux que parce qu'ils sont oubliés. Il n'est pas sûr qu'un inventaire soit

1. Ce texte est la transcription d'une présentation de J.-B. Pontalis (15 janvier 1924-15 janvier 2013) organisée par Sophie Levent le 10 avril 2002 et intitulée « Voyage au cœur de l'œuvre de J.-B. Pontalis ». La rencontre était centrée sur la lecture d'extraits de ses livres à la librairie des PUF, place de la Sorbonne, avant que la librairie ne soit remplacée par un magasin de vêtements.

possible si, comme vous l'écrivez, la mémoire n'existe qu'en côtoyant l'oubli ; si, comme vous l'écrivez également, l'imaginaire est un autre nom de la mémoire. Cette mémoire particulière des lieux est le remède que vous avez trouvé à la répétition des jours et à leur morcellement.

Pour celui qui vous lit, le désir est d'essayer de vous rendre un peu de ce que lui offre sa lecture, de ce que vos livres offrent à chaque lecteur comme s'il était leur unique destinataire – et d'ailleurs chaque lecteur est leur, et votre, unique destinataire.

Qu'offrent-ils à « votre » lecteur, ces livres, quel que soit leur genre – essais, récits, fiction, non pas journal intime mais plutôt conversation avec soi, ou recherche psychanalytique ? Je crois qu'ils lui donnent précisément le sentiment de son lieu, la sensation de son unité, et presque l'histoire qu'il portait déjà en lui-même. Son histoire a lieu de nouveau – et elle est différente. Vous y insistez souvent : il faut un *autre* pour se trouver soi-même. Non que l'unité des lieux soit à chercher ailleurs que dans la reconnaissance de ce qui la divise, ou parfois la déchire. Non que l'histoire soit de celles qui permettent de maîtriser le temps, ou de faire semblant. Mais, quand le livre prend fin, qu'on le quitte, on sait que ce qu'on a lu, c'était ça.

Ensuite c'est le temps de la rêverie en image, pour prolonger le livre refermé. On voit comme si on y était la maison des vacances enfantines à Cabourg, réouverte ; celle des vacances adultes à Belle-Île, de nouveau disponible, près de la Giudecca, le long de la Tamise, non loin d'Alexandrie... Puis les mots, qui sont de vos lieux les plus fragiles, ce que nous avons de plus humain, qui sont en rêve comme en réalité à la fois nos parents et nos enfants. Je me souviens que, lors d'un colloque, Christian David avait résumé votre engagement analytique en une formule : « Ne pas blesser l'humain. » J'ajouterais : ne pas blesser, non plus, l'inhumain. Les mots proviennent du rêve qui réunit les deux – l'humain et l'inhumain.

Nous allons bientôt les entendre. Ils sont pris par vous dans la langue de tous les jours, à distance des concepts et de leur tyrannie trop codifiée – les concepts sont parfois des tyrans convenus et convenables –, qui stérilisent le bonheur de penser et sont l'envers de la pensée rêvante et comme son insomnie. On retrouve très vite vos expressions dans les travaux de vos lecteurs (souvent sans références). Elles sont pour les psychanalystes des lieux de leur propre pensée : *le mouvement*, *l'animation*, *la force d'attraction*, qui redonne une énigme au transfert ; *perdre de vue* – pour rejoindre le visible, et voir que la mélancolie peut être inventive ; la *pensée rêvante*, qui va au-delà de l'attention flottante et du contre-transfert : autant de mots qui sont comme des vivants et dérangent la prétention de nos théories à dire comment il faut penser.

Et pourtant, par chance, eux aussi viennent à manquer à leur fonction, et à qui est pris dans le « fléchissement de l'heure creuse ». Le creux qu'ils laissent est, dites-vous, la respiration de votre vie.

Ai-je le temps de lire quelques lignes ? Cela me permettrait de vous poser une question.

Quand les mots manquent, c'est qu'à son insu on s'apprête à toucher un autre sol.

La clairière qui se découvre soudain au creux de la forêt trop dense, étouffante, où le silence est menace ; le haut plateau qui déploie sa large surface au creux des montagnes dont le relief apparaît alors furieusement morbide, crispé ; la mer, mais il me faut des vagues ; les blancs et les marges dans la page, les lacunes de mémoire et le creux des reins ; le ciel breton, sa lumière mobile qui rend à la terre ses courbes ; la bêtise qui vous laisse sans une idée, la tête creuse, et la beauté qui, vous sidérant, vous fait réceptacle, vous donne pour un instant une âme (que je me représente comme une ellipse, peut-on imaginer une âme carrée, rectangulaire ?) ; une parenthèse ; la coquille du Campo de Sienne ; un jardin en contrebas ; cette femme que j'étreins et que seul l'enfant qu'elle attendra, s'imagine-t-on, pourra vraiment remplir ; une nuit creusée de rêves, un navire qui

*fait escale, un bassin au fond du port quand le pont de l'écluse
se lève lentement.*

Les creux sont la respiration de ma vie.

(L'Amour des commencements, « Les creux »)

La question annoncée : ces creux, des reins et du ciel, ces contrebass, le silence qui menace, une place en forme de coquille dans cette ville, Sienne, au nom d'adjectif possessif : j'y vois une manière en paix de dire ce que la scène primitive a d'indicible et de violent, comme une sorte de période rose (période, c'est aussi la définition d'un assemblage harmonieux de mots) – « période rose » de la scène primitive. Je me demandais si la conversation que vous tenez avec vous-même dans vos écrits, ce n'était pas les bruits apaisés, les marges mêmes de la scène primitive.

À présent, une chronologie à peu près :

Fin des années 1940, années 1950 : agrégation de philo, lycée français d'Alexandrie, de Nice, d'Orléans ; CNRS – je n'ai jamais compris ce que vous y avez fait –, Maurice Merleau-Ponty, Sartre, rencontré dès vos années de lycée, et *Les Temps modernes* ; Lacan, le divan et le Séminaire.

Années 1960 : le Manifeste des 121, où avec d'autres intellectuels et des artistes, vous signez votre soutien aux Algériens qui résistent à une sale guerre¹. La double séparation, imparfaite, avec Sartre et avec Lacan. La fondation de l'Association psychanalytique de France.

1. Le manifeste se termine par ces trois déclarations : *Nous respectons et jugeons justifié le refus de prendre les armes contre le peuple algérien. Nous respectons et jugeons justifiée la conduite des Français qui estiment de leur devoir d'apporter aide et protection aux Algériens opprimés au nom du peuple français. La cause du peuple algérien, qui contribue de façon décisive à ruiner le système colonial, est la cause de tous les hommes libres.*

Années 1970 : le début de la passion éditoriale, la *Nouvelle revue de psychanalyse* avec un comité de gens exceptionnels qui n'étaient pas encore prestigieux¹, la collection « Connaissance de l'inconscient », les éditions Gallimard, bientôt leur Comité de lecture.

Années 1980 : enfin ! un échec², avec une deuxième revue, superbe et méconnue, *Le Temps de la réflexion*. Ce sont aussi des années d'écriture – une autre écriture, plutôt, qui reconnaît et accueille l'absent, le point sans identité autour duquel tournent les mots. C'est aussi l'époque des « Traductions nouvelles » de Freud sous votre impulsion, d'un Freud qui n'est pas volé de sa langue classique et claire.

Ensuite viendra, toujours chez Gallimard, la création de la collection littéraire « L'un et l'autre », dont on connaît le succès.

Je reprends la chronologie avec vos livres :

Après Freud (1961), *Fantasme originaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, avec Jean Laplanche et la même année – 1967 – avec le même, le *Vocabulaire de la psychanalyse*, qui sera traduit dans, disons, toutes les langues.

Entre le rêve et la douleur (1977), *Loin* (1980) qui me semble si près, *L'Amour des commencements* (1986) – prix Fémina Vacaresco, *Perdre de vue* (1988), *La Force d'attraction* (1990), *Un homme disparaît* (1996), *Ce temps qui ne passe pas* (1997), *L'Enfant des limbes* (1998), *Fenêtres* (1999), *En marge des jours*, tout récemment. C'est volontairement que je n'ai pas classé vos livres selon qu'ils sont « de la psychanalyse » (« c'est de la psychanalyse », me renvoie, pas pour me complimenter, un de mes patients quand je lui dis quelque chose

1. Didier Anzieu, André Green, Masud Khan, Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff, Jean Starobinski; assistant de rédaction, un élève de l'APF : François Gantheret.

2. Très sérieusement réfuté par J.-B. Pontalis lors de la rencontre à la librairie des PUF...

qui ne lui va pas), ou selon qu'ils sont «de la littérature» – comme le disent certains psychanalystes pas si amicaux que ça.

J'ai dû oublier bien des choses, comme le prestigieux *Sigourney Award* exceptionnellement donné par un jury de psychanalystes américains à un Européen.

Je n'ai pas oublié quand je vous ai rencontré. «C'était quand déjà?» Cette question revient dans un chapitre de *L'Amour des commencements*. C'était quand déjà? Il y a trente-cinq ans? Non. Quand il s'agit de vous rencontrer, on ouvre le livre, la réponse s'y trouve sous votre plume: «C'est maintenant.»

J.-B. Pontalis, c'est maintenant.

*

J.-B. Pontalis a continué de travailler à son bureau des Éditions Gallimard jusque vers la fin du mois de décembre 2012, et tout en réduisant son activité de psychanalyste, a reçu des patients jusqu'en novembre.

Il a contribué à de nombreux ouvrages collectifs, dont *Cent ans après* (sous la direction de Patrick Froté, 1998), *Fenêtres ouvertes sur l'inconscient* (sous la direction de François Duparc, 2002), *Parler avec l'étranger* (édité par les soins de François Gantheret et de J.-B. Pontalis, 2003), *Passé présent* (présenté par Jacques André, 2007), *Le Royaume intermédiaire* (sous la direction de Jean-Michel Delacomptée et François Gantheret, 2007), *Pensées pour le nouveau siècle* (sous la direction d'Aliocha Wald Lasowski, 2008), *Dossier Wolfson* (ouvert par Thomas Simonnet, 2009), *Crime et châtement* (sous la direction de Jean Clair, 2010).

Depuis la rencontre du printemps 2002 évoquée ici, il a publié: *Traversée des ombres* (2003), prix Valéry Larbaud; *Le Dormeur éveillé* (2004); *Frère du précédent* (2006), prix Médicis Essai; *Elles* (2007); *Le Songe de Monomotapa* (2009); *En marge des nuits* (2010); *Un jour, le crime* (2011); *Avant* (2012); avec Edmundo Gómez

Mango, *Freud avec les écrivains* (2012); *Le Laboratoire central* (2012).

En 2011, il a reçu le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Avec sa présence affectueuse, J.-B. Pontalis demeure parmi nous.

p/r

J.-B. Pontalis dans quelques-uns de ses lieux

*

Le corps (est un) étranger

MICHEL GRIBINSKI	Anatomie animique	17	
HENRI NORMAND	Queer transfert	27	
ATHANASIOS ALEXANDRIDIS	Élégie de la luxure	41	
FAUSTO PETRELLA			
ET VANNA BERLINCIONI	Quand l'analyste s'habille en Prada	45	
FRANÇOIS GANTHERET	Drôle de corps	65	
DANIEL WIDLÖCHER	Un corps en délire	89	
KHADIJA LAHLOU-LAFORÊT	La machine	95	
FANNY DARGENT	Un démon dans l'oreille	105	
ANTONIO ALBERTO SEMI	Dépasser la perception	119	
CHRISTIAN DAVID	Sous l'étrange(r), le familier perce	125	
ALAIN BOUREAU	NAUSS	151	
JULIE CLAUSTRE	Essorillage	165	
ELSA MARMURSZTEJN	<i>Uterus Ecclesiae</i>	175	
JEAN-MICHEL REY	Nommer et faire voir	195	
PIERRE BERGOUNIOUX	Le corps à l'œuvre	227	
Glossaire	MIGUEL DE AZAMBUJA	Le corps est un mot étranger	239
Pollen	BLANDINE PONET	Au centre d'accueil	247
	JEAN-BAPTISTE ROUX	Autoportrait contre nature	250
	FAUSTO PETRELLA	Les dents de la rose	252
Trans	ADAM PHILLIPS	Contribution d'Edward Lear à la psychanalyse britannique	259
En analyse	JACQUES ANDRÉ	Catastrophes	273

Argument

Il y a peu, on a découvert avec un malaise certain que la « beauté » pouvait être le fait trivial d'un corps étranger : des implants mammaires en silicone, portant au dos la marque du fabricant, ont été au menu des journaux télévisés. Certaines images ont furtivement montré l'introduction du corps étranger dans l'organe familier, et cela a introduit du même coup questions et doutes dans nos représentations et nos habitudes.

Le corps étranger renvoie toujours, d'une manière ou d'une autre, à l'idée que la substance propre des corps devrait être inentamable et pure, et hors conflit. Quels sont les gestes psychiques – perceptions, évaluations – par lesquels on décide qu'il y a dans un corps un corps étranger et que c'est un intrus ? Quelle instance interne est préposée à cette décision et prend en charge le destin de l'intrus, et en se référant à quelle unité idéale ?

Car, ce corps étranger, qu'en faire ? L'inclure, l'exclure ? Et dans ce cas, *Comment s'en débarrasser ?*, pour reprendre un titre de Ionesco qui avait considéré l'expression au pied de la lettre, en installant sur scène un corps humain, étranger à la pièce même, qui grandissait d'acte en acte, devenait immense, occupait le carrefour de plusieurs troubles : de fait, le questionnement concerne aussi bien l'individu que le corps social, dans une analogie inquiétante et omniprésente.

Qu'il s'agisse d'un incident ou d'une réalité structurelle, à quel endroit, sur quelle scène – de soi-même, et du corps social – se placer pour identifier le corps étranger ? À quelle définition de ce que c'est que « soi » faut-il recourir pour cela ? La part d'imaginaire dans la désignation d'un corps étranger ne se confond-elle pas avec le plus réel de ce qui fait l'identité humaine : un conflit, qui vient d'une

question – «Étranger à quoi ?» – heureusement insoluble ? On ne serait pas étonné de rencontrer dans une telle question la notion de «membre fantôme» – corps étranger anatomique et social d’autant plus troublant qu’en apparence il n’est pas là, n’a pas de consistance.

Et si nos corps étaient eux-mêmes des étrangers – et même ce qu’il y a de plus étranger à chacun, non tant le corps de l’autre que le sien propre ? Le corps par où l’on souffre et par où l’on meurt, dont on est le prisonnier, avec lequel on est condamné à vivre – parfois mal – et auquel on ne se fait que lentement et difficilement, et peut-être jamais complètement. Qu’il faut sans cesse nourrir, dont on doit prendre soin quotidiennement. Dont – liste non limitative – le devenir n’obéit pas au psychisme : il affirme son autonomie. Un corps insatisfaisant en somme, qui blesse le narcissisme, joue le rôle d’un calendrier, et ne serait guère différent si on le considérait comme potentiellement hostile à soi.

On attendra de la confrontation *et du mélange* des questions individuelles et sociales un éclairage sur nos modèles de pensée – dont l’un des modèles types est sans doute l’enfant-corps étranger pour sa mère enceinte. Cela suppose sans doute une (re) définition préalable d’un moi-corps, individuel et social. Le moi-corps est-il autre chose qu’un reliquat du corps maternel, une image ou une trace de la première demeure, et terre-mère, et mère-patrie, ou son héritage, que l’on tenterait de posséder ? Dont on tenterait d’apprivoiser l’étrangeté ?

p/r

Anatomie animique

Fantaisie

MICHEL GRIBINSKI

J'ai ouvert le catalogue, pas regardé depuis longtemps, de l'exposition qui a eu lieu au Grand Palais en 1993, dont Gérard Régnier (Jean Clair) et Jean-Pierre Changeux étaient les commissaires généraux. *L'Âme au corps* – le catalogue est dirigé par Jean Clair – le dit dès son titre : le corps a une âme qui, peut-être, n'est pas celle, familière, dont on parle, celle que l'on a. Lui aussi aurait une âme qui lui serait propre, qui lui serait, comme on dit, chevillée. Une âme propre du corps, différente de l'âme propre à la vie intime, la vie élevée d'un esprit chaleureux. Ou bien encore – et le soupçon s'en installait en même temps – cette âme (celle au corps) aurait pu être celle projetée par chaque visiteur (ou, désormais, chaque lecteur), tant est sollicitée l'identification de chacun à ces incroyables mimiques de nerfs et de faisceaux musculaires, ces rictus, ces écorchés tragiques, mannequins de bois, de cire, où coule une larme arrêtée, et qui ont l'air d'être leurs propres prisons. Et c'est probablement parce qu'ils ont cet air que l'identification est si forte.

Est-ce d'avoir cette âme-là, une âme d'emprunt (celle de chacun, la nôtre), qui rend le corps mort (ou inanimé) si familier et à la fois in-familier, exactement comme l'est un étranger ? Ou bien (et on retournait à la première idée), le corps possède-t-il une âme propre qui lui donnerait son autonomie – disons une vapeur d'âme, un charme, une larme ou une humeur qu'il secrète, et qui s'en échappe toujours à nouveau, bien que pourtant jamais complètement ? Un halo qui n'est jamais tout à fait indépendant de l'exposition indiscreète, anatomique qui lui a donné lieu, l'exposition au grand jour

d'une sorte de mort-source, offerte au regard, et qui est en réalité un retour à une forme qui n'a pas existé (il n'y a pas eu, comme le catalogue en rappelle l'image, de femme au ventre ouvert, assise, penchée sur le côté, repoussant une idée des deux mains vers l'autre côté, ni d'homme debout, pensif, la tête baissée, les bras ouverts d'un patineur artistique qui termine son mouvement, exposant sa musculature superficielle et plus nu qu'il n'est possible) – et pour avoir passé un semestre, tout de suite passionnant, tout de suite obsolète (une remontée dans le temps d'avant), à avoir un rendez-vous éphémère en salle d'anatomie, tout en haut de la nouvelle fac de médecine de la rue des Saints-Pères, avec le cou gauche d'un corps d'homme au profil bizarrement connu – je le retrouve presque à chaque page de ce catalogue –, cou gauche, plexus cervical gauche, que j'ai minutieusement disséqué en empêchant quasiment l'autre étudiant apprenti en dissection, mon binôme d'anatomie, de s'en approcher, mais je n'avais pas eu à beaucoup le prier : c'était parler qu'il aimait par-dessus tout et il commentait sans fin ce « cou coupé » et le reste, l'assassinat de Kennedy, les grèves des bassins houillers, la grisaille sociale, les yeux des filles (avec prolixité et gentillesse), tout en me regardant faire minutieusement depuis la base du cou jusqu'à la pointe supérieure de la parotide – la dissection consistant à retirer tout ce qui n'avait pas de forme, minuscules fragments de tissus conjonctifs ou anciennement élastiques, filets musculaires aberrants, paquets de cellules graisseuses et quelques lambeaux de sacs ou de membranes, pour dégager ce qui en avait une, de forme –, bref, pour avoir disséqué silencieusement (moi), durant six mois et presque secrètement la région du cou en y mettant de mon âme, je peux témoigner du fait qu'il en avait une, ce corps sec, parcheminé sous l'effet du formol, et à présent méticuleusement dépecé, une que j'aurais été en peine de situer plus clairement et qui n'était pas la mienne même si elle venait en partie de moi, mais aussi du bavardage de mon camarade, et qui était donc attachée à toutes les parties que nous disséquions, et d'ailleurs c'est ça que l'on notait quand on allait voir aux autres tables comment les autres étudiants se débrouillaient, ou qu'on allait leur demander un conseil, à eux ou

au prosecteur : on notait alors que l'âme qui s'attachait aux autres corps disséqués avait fini par qualifier les autres étudiants d'une façon différente (et on était content, au retour, à trois mètres de là, devant le corps allongé et ouvert, de se retrouver chez soi). Il y avait une âme propre à l'anatomie. Elle était comme contagieuse, ou qualifiante. Elle n'était pas celle de qui avait occupé le corps, ni complètement celle de ceux qui, pendant des après-midi, avaient noué avec lui une relation à la fois éphémère et longue, au septième étage, en deuxième année.

*

Au début du catalogue, Jean Clair a écrit un « Petit dictionnaire désordonné de l'âme et du corps ». « Désordonné » est le mot essentiel, la chose même, pas seulement parce que le dictionnaire ne suit pas l'ordre alphabétique (« âme » vient juste après « humeurs » et juste avant « terminologie »), mais c'est qu'il y a là une mise en garde : la science qui voudrait instaurer l'ordre, ou un ordre, dans les rapports de l'âme et du corps, transformerait ces rapports (quels qu'ils soient) ; ou en laisserait de côté une bonne partie, sans peut-être même le savoir.

Or, si on fait une brève tentative, parce qu'on veut de l'ordre quand même, ou parce que le désordre est tout de suite trop sexuel et que le sexuel, c'est toujours la même histoire ; ou parce que le désordre est trop proche d'un laisser-aller conceptuel pénible, ou encore d'une sorte de fouillis d'allure presque mystique, on tombe sur des choses de soi qu'on n'imaginait pas, qui sont l'enfant non voulu du mariage de l'ordre et du désordre. Ces choses de soi, ces perceptions improbables, assemblées mais agitées, ne font pas une âme, mais déjà plus un corps. C'est (est-ce ?) ce que Freud appelle le « moi corporel ». On pensait que « moi » était le délégué psychique de la personne même, qu'il présentait bien parce que, dedans, il était sans faille – soit une sorte de tout-en-un, magnifique et profond, réussi, des catégories de l'entendement (volonté, raison, mémoire, bien d'autres), une unification du divers qu'on est avec l'intuition

qu'on a, et cela a fait qu'on a d'abord été réticent jusqu'à la gêne quand on a lu chez Freud que :

Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface.

(Et, en effet, lorsqu'on disséquait une partie ou une autre du corps, on tombait toujours sur des surfaces, il n'y avait que ça, planes ou convexes ou concaves, régulières, ailleurs tourmentées, nacrées, et quand on taillait dedans – souvent par maladresse –, c'était encore une surface qu'on dégageait et qui jusqu'au geste, décidé ou malencontreux, était restée virtuelle : on ne trouverait jamais la profondeur d'un corps anatomique.)

Cela a déplu, et le reste aussi, fortement, cette projection, cet ordre parfaitement désordonné, comparable, dit Freud, s'il faut une comparaison, à l'« homoncule cérébral » des anatomistes, petit lutin grotesque, simiesque, atroce, aux jambes en l'air, écartées en pattes de grenouille, à la tête en bas. Il fournit à Freud la meilleure des « analogies anatomiques » que pourtant, comme la femme de cire du catalogue, on repousserait bientôt des deux mains. Moi corporel, moi en appui sur le corps propre. Freud écrit que le corps propre « est vu comme un objet étranger, mais en même temps, il livre au toucher des sensations de deux sortes, dont l'une peut être assimilée à une perception interne » et l'autre au toucher cutané, des sensations familières.

On a là été brièvement soulagé, avec cet « étranger » qui qualifiait l'« objet » qu'est notre propre corps à nos propres yeux, mais le soulagement n'a pas duré, la phrase complète sonnait bizarrement avec son opposition (« *mais* en même temps, il livre au toucher ») qui met en regard l'étranger et une sensation double, simultanée et familière. Ça se tenait, mais cela faisait comme une subtilité ajoutée. Un désordre, un trouble de la pensée s'est emparé de la traduction.

«Objet étranger» («le corps propre est vu comme un objet étranger») reproduit la traduction du «Moi et le ça» de Jean Laplanche en 1981¹. Dans la traduction ultérieure², en 1991, *Er wird wie ein anderes Objekt gesehen* est rendu avec une grande exactitude textuelle par : «Il est vu comme un autre objet.» Vu par l'organe visuel, et non pas considéré. Avec son exactitude, la traduction n'est cependant pas nette : est-ce un autre objet (et alors le comparatif est-il sous-entendu, comme par exemple un autre objet [que soi] ?) ou s'agit-il de «tout autre objet»? Ou bien est-ce un objet autre (un cousin de l'étranger), mais alors pourquoi Freud ne l'aurait-il pas dit comme ça? La phrase a troublé les traducteurs anglais (Joan Riviere, et les Strachey) puisque la *Standard Edition* donne à l'«autre objet» un sens, finalement juste, en forçant sur le rendu³ : «It is *seen* like any other object, but to the *touch*...». Les traducteurs soulignent (sans dire que les italiques sont d'eux) «vu» et «toucher», et proposent que le corps propre soit vu «comme n'importe quel autre objet».

Bref, on a compliqué à plaisir quelque chose de simple, à cause du pouvoir qu'exerce le mot «étranger». En fait, le corps propre est vu (par les yeux) comme n'importe quel objet (comme un autre objet, tout autre objet); mais quand il est touché (par le doigt), il cesse de ressembler à tout autre objet, parce qu'il procure une sensation double, externe (le contact cutané) et interne (la proprioception, par exemple, ou la douleur). Il n'empêche que le Laplanche de 1981 a sans doute raison de faire une telle erreur : cette surface, deux faces, plusieurs, comme une peau qui s'invagine ici ou là, au gré des perceptions simultanées qu'on en a et de leurs investissements, cette surface désagréable, vue (et le fait qu'en réalité elle n'offre à la vue rien de spécial, voilà sa bizarrerie, son étrangeté même), touchée, projetée, produit l'homuncule horrible (rien que le nom «homuncule» est

1. S. Freud, «Le moi et le ça» [1923], *Essais de psychanalyse*, traduit par J. Laplanche, «Petite Bibliothèque Payot», 1981, p. 238.

2. S. Freud, «Le moi et le ça», traduit par C. Baliteau, A. Bloch, J.-M. Rondeau, *OCP XVI*, PUF, 1991, p. 270.

3. S. Freud, «The Ego and the Id», *SE XIX*, p. 25.

horrible) – l'étranger en personne – qui figure p. 65 du catalogue, avec sa langue aussi grande que son pied, sa zone du « swallowing » (les anatomistes sont anglo-saxons) aussi développée que son front de petit singe – cela évoque sans trop de logique qu'avalier est plus grand que la pensée – et une bouche démesurément ouverte, tendue, anthropophage à s'en décrocher la mâchoire, comme torturée, où l'on voit par avance s'engouffrer toute une troupe d'autres homoncules qui, à chaque pas, feraient ou font flap, flap avec leurs pieds mous... (Curieusement, ils ou elles, leurs moitiés sensibles, n'ont pas de sexe jusqu'en 2005, où de nouveaux chercheurs font droit à une technique plus tactile d'exploration sensorielle, la première, fautive, ayant eu recours à des impulsions électriques – on remercie les chercheurs d'être chercheurs, car on ne veut rien se représenter de ces protocoles fautifs ou non.)

*

Ce moi corporel, enté sur le corps propre, qui doit tout à la surface et à ses deux sensations, Didier Anzieu va en faire un objet passionnel, borgésien – il y avait du Borges chez Anzieu –, ici étranger, là familier, et de toute façon grave, dérangent : le moi-peau¹. Et il est vrai que je retrouve quelque chose de Borges dans le mélange de disparate et de normal d'une énumération comme celle-ci :

Le moi-peau est une réalité d'ordre fantasmatique² : à la fois figurée dans les fantasmes, les rêves, le langage courant, les attitudes corporelles, les troubles de pensée ; et fournisseur de l'espace imaginaire

1. D. Anzieu, *Le Moi-peau* [1985], nouvelle édition revue et augmentée – avec une très intéressante et active préface d'Évelyne Sechaud –, Dunod, 1995.

2. La seule expression de « réalité d'ordre fantasmatique » (bien différente à mon sens de la réalité psychique) ne rappelle-t-elle pas la notule où Borges écrit que les rêves à plusieurs – qu'on pourrait partager le matin et enrichir de tel ou tel détail en s'en parlant, comme l'avait suggéré son interlocutrice – existent, et qu'ils sont la réalité ?

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : avril 2013. N° 0171 ()
Imprimé en France